CHAPITRE III - Le concept de psychothérapie analytique à la lumière du mensonge pathologique.

Dégradation des signifiants et aliénation de l'autre

Nous avons vu paraître "celui qui parle en son propre nom" à la lumière un peu crue de la psychose guérissante et dans les confrontations transférentielles du névrosé à sa maladie. La psychose fixée et la névrose fermée à nos offres thérapeutiques ne représentent à nos yeux que des limitations techniques et ne mettent pas en question la signification et la portée de l'acte thérapeutique psychanalytique.

Par contre, rien ne prouve que la même base scientifique reste intacte devant toute structure du sujet. La question se pose dès que le symptôme hystérique (le corps parle) se fait parole ; c'est-à-dire mensonge. Certes tout analysant ment à son analyste et c'est une occasion pour lui de découvrir à un certain seuil qu'il ne peut mentir à son analyste qu'"à se mentir à lui-même"? Mais certains patients semblent bien aller plus avant dans cette voie : ils impliquent à tel point l'autre dans leur mensonge que c'est l'essence même de l'autre qui semble s'évanouir. Le mensonge, dans sa logique, présuppose la croyance à l'existence de l'autre à un tel niveau de conviction qu'il pourrait fonder un autre cogito, presque une ontologie de l'autre. La pathologie à laquelle nous faisons allusion ici pose la question de cette référence à l'autre supposé sans vérité.

Ainsi nous déroutent certains mythomanes pervers et pourquoi ne pas poser dès maintenant la question des rapports nosographiques entre cette aliénation de l'autre et certains paramètres de la structure perverse ? La même ambiguïté se révèle dans certaines demandes thérapeutiques dont la sincérité formelle est acquise mais dont la démarche inconsciente reste insaisissable, chez certains alcooliques par exemple.

Elle nous semble à la clef de la question posée par certains candidats au devenir analystes.

Le cas schématique de "Simone" introduit assez bien ce débat.

Sa mère, médecin, me l'amène au dispensaire, âgée de 15 ans, parée du diagnostic de schizophrène. Simone présente des troubles du comportement et des difficultés scolaires envahissantes qui sont mis au compte d'une lourde hérédité paternelle surchargée d'un traumatisme sexuel majeur "son père était un pervers et il l'a violée". Aux yeux de la mère Simone est "aliénée" et aucun autre abord de cette aliénation-maladie ne peut être conçue qu'à tenter de traiter les suites du traumatisme originel, alias d'effacer la tâche du même nom.

Le diagnostic de schizophrénie se voit vite remplacé par celui d'arriération affective "réactionnelle" comportant les mesures psychopédagogiques d'une psychothérapie dite de soutien, si tant est qu'elle puisse soutenir autre chose que ce qu'il faudrait remettre en cause.

Les difficultés s'atténuent suffisamment pour que Simone acquière une autonomie sociale et s'éloigne de la résidence de sa mère. C'est alors qu'elle vient me demander de la suivre à nouveau et qu'après une période d'entretiens face à face semble s'introduire tout naturellement une analyse de type classique, portée apparemment par une coopération favorable à travers des phases qui appellent des descriptions de structure hystérique et perverse.

L'extériorisation de fantasmes sexuels sadiques sur la mère des plus sanguinaires, accompagnée de paroxysmes émotionnels hystéroïdes et de débordements transférentiels à thèmes érotomaniaques précèdent "la découverte" du caractère mensonger des assertions premières : "J'ai toujours su, tout en croyant l'ignorer, que j'avais inventé cette histoire de viol". Simone nous apparaît dès lors enfermée dans le fantasme maternel qui a authentifié le viol fantasmatique et inscrit l'enfant dans le cercle de la mythomanie.

Cette découverte ne rompt pas le cercle ; c'est le moment choisi par Simone pour une nouvelle floraison de thèmes mythomaniaques pour répéter partout notamment qu'elle couche avec son analyste et entretient surtout avec lui un grand amour. Sa mère est impliquée comme inductrice-castratrice. Rien de plus banal et de plus propre à nourrir une poursuite de l'analyse, et de s'interroger sur son mensonge et sur sa vérité au point d'en formuler des textes assez convaincants, si ce n'est qu'aucun d'eux ne cesse d'être d'autant plus mensonger qu'il n'est plus vrai : une

sorte de surmensonge, dire sachant qu'elle est vraie la vérité que l'autre attend, parce qu'il l'attend et non parce qu'elle est vraie.

Les progrès acquis sur le plan de l'adaptation sociale et l'impossibilité où je me suis trouvé techniquement, de franchir le stade où toute parole comme tout silence s'agglutinait en une caricature de transfert et d'identification à une parole de vérité m'a conduit à saisir l'occasion d'une allégation de guérison pour mettre fin à ce qui me paraissait une impasse analytique. Du moins, l'ai-je jugé opportun en précisant à la patiente qu'il ne s'agissait nullement d'une analyse terminée, à peine engagée au contraire et qu'une autre écoute analytique n'était pas exclue.

En fait, elle est cliniquement améliorée et malgré mille tentatives de retour et de séduction surtout épistolaire, il a été assez aisé de la laisser aller parler ailleurs le langage qui est le sien, non sans rique pour ceux quelle côtoie dans un climat d'homosexualité grandissante qui s'est affirmé après des débordements hétérosexuels au moins allégués.

Or un jour, je reçois en consultation au dispensaire, une de ses récentes amies, qui vient sur les instances de Simone me demander une psychothérapie. L'indication paraît judicieuse et je donne un second rendez-vous laissant prévoir une éventuelle analyse par un confrère en ville. Peu après, je reçois une lettre de Simone qui me remercie de tout le chemin que je lui ai fait parcourir et surtout de lui avoir fait confiance en la chargeant de la psychothérapie de Melle X. A la seconde consultation, j'ai pu préciser à cette dernière quesi elle désirait une psychothérapie, ce n'était pas l'adresse de Simone que je lui donnerais.

J'ai cru bon de recevoir Simone lorsque quelques temps après elle s'est présentée au dispensaire. La question clef, la voici : "A qui ment-elle ?" quand elle m'écrit à moi, qu'elle me remercie de lui avoir fait cette confiance-là, contre-vérité aussi étrange qu'insoutenable. C'est pourquoi je l'ai reçue afin de lui faire observer qu'elle "ne trompait personne" ni moi, évidemment, ni elle, par conséquent, ni même ceux qui la croyaient puisque justement de ceux-là, ça ne l'intéressait pas d'être crue.

Ce propos a interrompu les débordements épistolaires et les tentatives d'appel téléphonique, au profit de deux lettres, seulement, modèles de vérité, mais modèles seulement. Ce qui introduit à une autre formulation de la même question:"au cas

où elle se mettrait un jour à parler vrai qui le saurait ? Mais tout autant à interroger la signification (mettons obsessionnelle pour situer) de l'amour sincère de la vérité que l'analyse dénonce comme leurre à peu près au même titre que le roman fleuve de cette patiente. Je vous accorde qu'il y va de la question du contre-transfert autant que celle de la vérité comme signifiant.

"Le psychanalyste, écrivait Lacan en 1936, (1) touche au fait simple que le langage avant de signifier quelque chose signifie pour quelqu'un ; le langage avouant contre la pensée, mentant avec elle ; l'analyse - travail d'illusionniste s'il n'avait justement pour fruit de résoudre l'illusion ..."

Déjà faut-il que le sujet, au niveau où nous le cherchons "supposé sain" désire résoudre l'illusion. Qu'en est-il du sujet supposé menteur, et menteur encore dans cette supposition ?

Car si le psychanalyste va chercher l'enjeu et la portée de sa praxis au delà de l'amélioration clinique, dans la vérité du sujet de l'inconscient, que signifie cette primauté accordée à l'inconscient ? L'analyste croit que "les mécanismes de défense du moi, çà ne vaut pas de qu'ils défendent" quelque chose comme le rubis de Mme Le Cor, comme une force de vérité qui serait l'en-soi du sujet supposé sain, dût-elle être approchée par le biais de chaînes signifiantes constituées de mensonges.

La même question s'illustre, en pratique courante, dans la démarche de nombreux alcooliques à la demande d'une cure de désintoxication. L'alcoolique nous met à l'épreuve de notre vérité. Comme le mythomane ; il serait impitoyable à notre mensonge. Je cite, en référence, sans la développer ; l'histoire de deux malades intégrés à l'hôpital dans un groupe d'éthyliques à perspective psychothérapique et non rééducative. Le groupe favorise vite la mise en évidence d'un contexte d'homosexualité, d'autodestruction corporelle, de défi au père nul et de transgression de la mère phallique au profit du fétiche alcool, bien perçu comme dérisoire sans perdre sa fascination. Lorsque "Louis" par la médiation de "Pierre" découvre dans la position du thérapeute quelque chose comme une évidence d'authenticité, il s'y accroche comme à la main qui sauve, substituant le médecin à la boisson fétiche tout en poursuivant sa mise à l'épreuve. "Je suis venu pour vous tuer" dit-il un jour dans un café où il est venu me chercher et, entre

(1) Ecrits p. 82 "Au-delà du principe de réalité".

un verre vide de rosé et un schweppes, on se sépare frères réconciliés, lui sobre pour quelques mois. C'est par un procès de ce genre que souvent les alcooliques renoncent à leur identification de buveurs au profit d'une position obsessionnelle paranoïaque de non buveur, membre patenté d'un groupe prosélytique. N'y touchez pas : il s'agit d'un compromis sans fondement autonome. Il ne porte pas en lui son fondement de non buveur, pas plus que la mythomane m'inondant de ses vérités n'avait cessé de secréter du mythe. Pour Pierre et Louis, la mobilisation a peut-être été plus loin, c'est la question de la valeur du fétiche qui semble avoir été posée en constatant que, dans un café près du dispensaire, mon verre de rosé n'était "ni bon, ni nuisible" hors de la question de ma vérité, de sorte que je pouvais lui parler en mon nom. C'est pourquoi, entré ivre au café, Pierre en est ressorti dessaoulé, sous le regard de Louis que je n'ai plus jamais revu. Nouvel "in vino veritas" valable jusqu'à la prochaine soif.

L'alcoolique ment-il vraiment parce qu'on veut lui prendre son fétiche (y compris la mort qu'il porte), ou pour mieux nous affronter à sa question, car il ne saurait croire que nous avons à lui proposer un meilleur objet. A moins que buvant nos paroles, il se reconstitue à ce qu'il croit être notre image comme prophète de la sobriété, nouvelle forme de cette même "aliénation de l'autre" hors de laquelle il n'a pas de place comme sujet.

Et si la psychanalyse elle-même relevait de cette mythogénèse ? Après tout, bien des esprits sincères, notables et sages se méfient d'elle jusqu'à y voir "la plus grande imposture du siècle". Les succès d'analystes guérisseurs n'y contredisent pas, pas plus que l'ironie Socratique n'annule l'aporie d'Hippias face au mensonge, quand bien même nul analyste, pas plus que moi-même ne soit devant le problème saisi par le doute quant à la validité du procès analytique en lui-même.

La question de la validité essentielle de la psychanalyse ne peut trouver sa réponse dans la mise en question des aptitudes propres à tel analyste en place. Elle se retrouve par contre dans son essence à mettre à l'épreuve le choix professionnel analytique. Notre schématique Simone n'a-t-elle pas ses semblables parmi nous et quelle psychanalyse lui convient-elle pour remplacer une identification fallacieuse par l'assomption du sujet supposé ?

Doit-on donner accès dans notre recherche à cette notion de mensonge "fondamental" comme dégradation des signifiants et d'aliénation de l'autre ? C'est une question que je laisse ouverte et je précise bien que ce 3ème chapitre est fait de questions et non de doctrine.

Conclusions

L'enjeu de la psychothérapie analytique malgré ses ambiguïtés semble se ramener à une direction identifiable, permettre au sujet d'être l'auteur de sa propre histoire, faire parler à chacun son propre langage. Si le sujet, souvent, n'accède à son statut que sous le couvert de signifiants pathologiques dont un certain processus de guérison ne fait que refermer les accès, les étapes de l'accession à la parole vraie telle que nous avons pu le voir apparaître semble habituellement confirmer notre attente d'une coïncidence des buts du thérapeute et du mouvement spontané du sujet vers son épanouissement.

Si l'enjeu de la cure (guérir) peut en venir à paraître caduc dans l'éclairage analytique, c'est au profit d'un autre enjeu (la vérité du sujet) qui reste impliqué dans la définition de l'acte psychanalytique nonobstant toutes ses obscurités.

Que l'homme aux rats n'ait pas eu besoin de guérir pour fonder avec Freud la théorie psychanalytique de la névrose obsessionnelle ne signifie aucunement qu'il n'en ait tiré d'autre bénéfice que l'honneur scolaire qu'il partage avec le jeune berger vacciné par Pasteur.

Il nous plairait de pouvoir affirmer qu'il en a tiré quelque grâce, sur le schèma "ma parole est la vérité". Peut-on vraiment désigner ainsi l'essence d'une psychanalyse pure, sans enjeu thérapeutique ni professionnel ?

Interrogeons la pratique qui nous rassemble :

L'enjeu défini ou considéré comme n'ayant pas à l'être, le psychanalyste est un artisan. Il connaît son matériau. Il repère mieux qu'un autre les éléments signifiants qui pourront marquer les articulations clefs de son travail. Il en connaît aussi la fragilité et sait attendre le temps qu'il faut pour y toucher. Il connaît,

comme le montre si bien Serge Leclaire, les illusions et les pièges offerts à son attente. Il sait enfin qu'à force d'attendre ou de croire attendre, il peut méconnaitre définitivement un langage codé qu'il n'a même pas perçu comme signe.

Sait-il ce qu'il veut ? C'est la question du thérapeute à l'analyste et de l'analyste au thérapeute.

Le psychothérapeute veut bien, si besoin est, renoncer à l'analyse s'il y va de la santé de son patient. Il aime à croire que ce dilemme ne se pose pas en fin de compte.

La psychiatrie hospitalière, de style institutionnel ou non, c'est aussi un travail artisanal qui a ses critères de réussite mais ouvre lui aussi à la question de critères d'un autre ordre. La psychanalyse artisanale a sa place dans l'efficacité du service hospitalier.

Mais à choisir entre "sortir" 400 malades par an, dont plus de la moitié sont "tirés d'affaires" et mener à leur achèvement 6 analyses dont la moitié peut-être sans résultat thérapeutique appréciable, celui-là est analyste qui peut "à juste titre" préférer la seconde option.

"A juste titre" est une incidente qu'on rencontre souvent dans les écrits psychanalytiques. Lorsque Kestemberg (1) s'inquiète de voir des cures psychothérapiques déboucher sur la sortie, c'est "à juste titre" certes qu'il réclame la collaboration du reste de l'institution pour rendre possible au malade l'exploitation de ses progrès dans un reclassement efficace.

Toutefois, au point de réflexion et dans le contexte où nous nous trouvons ici, je répondrai volontiers que ce n'est pas de cette sortie-là que le sujet a besoin : la sortie, c'est le pourboire au thérapeute.

L'artisanat psychanalytique est vain au stade artisanal: il a quelque chose à voir avec l'alchimie, et son maître mot est "je vous écoute". L'enjeu est-il quantitatif ?

---

(1) Chertok : La découverte du transfert - Revue Française de Psychanalyse 1968 N° 3 - p. 511.

Le virage est dangereux : pourquoi ne pas entretenir nos fous à l'être bien, pour préserver le sujet dans ces signifiants pathologiques qui lui sont si adéquats que l'apprenti sorcier ne devient grand prêtre qu'à leur dire "va mon fils, ta folie t'a sauvé"...

Le projet psychanalytique, nous l'avons vu, se dessine dans la recherche et la découverte de signifiants qui ne sont plus pathologiques dans la mesure où ils sont de plus en plus adéquats. Ce qu'il propose, et précisément en renonçant à être grand prêtre, c'est quelque chose comme le royaume des cieux ; "ce n'est pas ce que vous croyez". Ou, si l'on préfère Socrate, une éthique du sujet dépiégé du narcissisme.

Au cours de l'analyse, il y a la soif de connaître du médecin qui avait donc le droit, dit Freud, d'apprendre quelque chose de relatif à l'origine des phénomènes qu'il cherchait à guérir.

Peut-être ce droit qu'il s'arroge consiste-t-il à guérir pour savoir : j'achète, en vous soignant, le droit de vous connaître. Parce que tout le monde sait hors de toute expérience que la psychanalyse peut sauver mais il y faut la voie étroite, c'est-à-dire la psychanalyse. "Après 4 années d'une autoanalyse volontaire et impitoyable, Freud (écrit Chertok) réussit à triompher de ses résistances et à se rendre à Rome."(1)

L'enjeu n'est ni Rome, ni même Rome ramenée à son interprétation psychanalytique : aucun des sommets du tétraèdre lacanien.

L'enjeu est-il la vérité ? La leçon du mythomane est que plus il cherche la vérité, plus il ment. Ce serait peu de chose, s'il se contentait de ridiculiser le psychanalyste comme le simulateur ridiculise l'expert : il fait plus, il rend vaine la démarche analytique dans son au-delà du stade artisanal, jusqu'à ce que l'analyse ait fait la preuve qu'il n'est qu'un signifiant au sein même d'une structure hystérique, paranoïaque ou perverse et qu'il n'a d'autres fonctions que celle, analysable, de dire plus vrai que le vrai, toute vérité s'opposant à lui comme simulacre.

---

(1) Chertok (La découverte du transfert - Revue Française de Psychanalyse 1968 N° 3 - p. 511).

La découverte Freudienne ne consiste-t-elle pas à éclairer le mensonge du symptôme pour dévoiler la vérité du sujet ? (1)

---

(1) La psychanalyse au niveau de la névrose, débouche sur le "fantasme fondamental" (type être le phallus de la mère) à travers les avatars de l'objet partiel rendu accessible par le mouvement analytique du moi adulte supposé sujet c'est-à-dire supposé préfiguré en quelque prémoi infantile (devant être organisé selon les structures de l'appareil psychique adulte) selon une image qui se réfère au "centre organisateur"de l'oeuf vis-à-vis de l'embryon et de l'adulte.

La psychanalyse au niveau de la psychose s'installe d'emblée dans un monde où le fantasme est à l'état natif (ou plutôt naissant) et nous fait au cours du processus thérapeutique, la surprise de s'organiser sur un mode assimilable à celui de l'appareil psychique normal.

Qu'en est-il du processus analytique confronté au sujet du mensonge pathologique (mythomanie perverse, toxicomanie) ? Réponse provisoire : dégradation des signifiants dans une "aliénation de l'autre".

Ce sont là considération de structure. Cherchons-y la place du désir.

Le désir du psychanalyste gauchit-il sa technique dès qu'il prend corps ?

Eriger le mensonge en problématique peut être donné comme corrélatif de mon désir, qu'il frustre au point où la découverte (curative) du fantasme névrotique ou le miracle de la psychose effacée le satisfait.

L'échec, face à ce niveau du mensonge, signifierait-il que la situation analytique soit "pervertie par mon désir piégé dans celui du mythomane" c'est-à-dire entraîné dans "l'aliénation de l'autre" seule organisation signifiante accessible à ce type de malade?

Là se situerait l'association nosographique que je propose:
- Mythomanie,
- Toxicomanie,
- Perversion,
- Personnalité psychopathique.

Que veut-elle ?

(suite du renvoi page suivante)

Au-delà du principe de vérité, le doute méthodique, par un mécanisme dont l'interprétation relève de la psychanalyse, inverse la croyance en la "chose vérité". Celle-ci relève du même niveau épistémologique que la croyance en la chose-maladie.

Pouvons-nous toutefois, sans trop de risque d'erreur, donner corps au concept psychanalytique de psychothérapie ? Aucune aporie ne rebute le psychanalyste si même il doit assurer sa position au stade artisanal car chacun sait qu'il vaut mieux être riche et bien portant que pauvre et malade.

Quant à savoir ce qui justifie la croyance que le sujet de l'inconscient porte en soi et dans son évanescence les conditions métapsychologiques qui font de l'écoute psychanalytique, un instrument thérapeutique, c'est peut-être que l'inconscient, non content d'être structuré comme un langage, l'est aussi comme ce fameux centre organisateur de l'oeuf "comme quoi" est structuré le corps qui, cependant ne se structure qu'à l'image de l'autre.

Et si l'on me permet de terminer sur une note humoristique, je propose l'image suivante :

"Paix à la colombe qui ovule devant le miroir, car l'inconscient est dans l'oeuf structuré d'ores et déjà (1) comme un corps. "S'il n'y avait pas déjà l'inconscient structuré, le psychanalyste n'aurait que faire de la parole et du langage. D'où sa fonction thérapeutique, non seulement comme sujet supposé savoir, mais comme sujet supposé sain, caduc aussi dans cette fonction.

Que se passe-t-il donc entre l'analyste et son patient ?

Demandons-le toujours à nos patients, et, à leurs analystes.

(suite du renvoi de la page précédente)

L'hystérique analysée voit s'ouvrir une possibilité de destin éroto-mythomaniaque. Dans le cas de la malade citée, Simone, à ce propos, incidence de mon changement de position (prise à la lettre "non véridique" de l'affirmation par la malade: mon traitement est terminé et de ce fait, rejet de la malade).

(1) D'ores et déjà, feed-back du moment de conclure au temps pour comprendre est topologiquement analogue au retournement sur soi de la surface de Moebius, comme au mouvement de la psychose vers sa caducité, du sujet supposé sain au $ et du mensonge à la vérité.

Discussion :

G. MICHAUD. - Je veux reprendre un petit point de l'exposé de Rudrauf, à savoir ce qui s'est passé entre Bruno et Casimir au moment où il a parlé de contagion et même de contagion hystérique. Je pense que l'on peut dire que dans un collectif où il existe des phénomènes à un niveau immédiat, surtout chez des borderlines, quand il se produit des phénomènes de contagion ou d'agitation, on a remarqué, et ceci permettrait d'embrancher sur les événements de mai, que chez certains schizophrènes pouvaient se produire des impulsions, comme la défenéstration dont il a parlé. Il me semble que l'on peut dire qu'il y a quelque chose qui communique à partir du moment où dans le contexte du collectif quelque chose change dans les positions du psychothérapeute ou des gens de l'équipe, que quelque chose change des personnages sur lesquels un certain nombre des schizophrènes ont pu projeter une image de leur corps morcelé. Au moment de mai, il y a eu des phénomènes de ce genre, dans des institutions où beaucoup de choses se sont passées, et sur certains borderlines la restructuration a été très manifeste ; cela s'est vu dans les psychothérapies - sur certains autres cela a été tout à fait le contraire.

On peut poser la question : qu'est-ce qui se passe au niveau du fantasme ambiant, du fantasme collectif ? Il faudrait qu'on reparle de la possibilité de ce qu'il en est de l'objet a dans un collectif, et ce serait peut-être une façon de reprendre ce que disait Melman : est-ce qu'on peut parler de l'objet a du psychotique ? Je pense pour ma part que quelque chose se passe dans le collectif à partir du moment où on touche au manque, à la barre, à la coupure. Les événements de mai ont mis cela au premier plan.

J. OURY. - Hier un certain problème a été esquivé concernant la position du psychanalyste à l'hôpital. On a présenté comme une prouesse qu'un malade n'ait pas été mis à l'asile, terme correspondant hélas encore à la structure actuelle de certains hôpitaux psychiatriques.

Mais la tâche même d'une société psychanalytique est d'envisager que la psychanalyse n'est pas simplement destinée à l'approche du malade hors asile. Rudrauf justement présente

l'esquisse d'une possibilité de travail analytique au sens le plus rigoureux du terme, dans un contexte combien difficile, à l'intérieur d'un hôpital, mais selon une dimension strictement analytique.

Son exposé fait entrevoir combien c'est un faux problème de distinguer l'intérieur de l'asile et l'extérieur qui serait d'une certaine pureté. Tout ce qu'a dit Rudrauf relève précisément de cette théorie que les analystes ont à faire concernant ce qu'il en est du champ analytique à l'intérieur des hôpitaux.

J. LACAN. - Il y a certainement lieu d'illustrer à ce propos une théorie de la signification des frontières. Ces frontières en apparences géographiques (le franchissement d'un portail) se recouvrent avec d'autres frontières ; et ce qu'il y a de singulier, et exige des petites connaissances topologiques, c'est que ce n'est pas la façon en quelque sorte spatiale dont on la franchit, qui détermine effectivement le sens réel dans lequel ça se passe.

Pour revenir à l'observation de Schaetzel hier, il est certain que ce cas on l'a rendu psychotique, car en fin de compte le premier psychothérapeute en a fait une psychose, ce qui ne veut pas dire qu'il a fait des fautes, mais que cela est lié à la façon dont il a franchi la frontière de la psychothérapie : on l'a amené par les oreilles à un moment particulièrement sensible, qui était celui où il se dérobait devant l'initiation sexuelle, et la façon dont il est passé de là à la psychothérapie en a fait incontestablement, un objet.

Dans chaque contexte, l'objet a est fort difficile à manier ; mais si on ne lui donne pas cette fonction et cette position qui permet d'en assurer la polyvalence dans la multiplicité des situations, on risque toujours de manquer quelque chose d'essentiel parce qu'on lui donne un corps trop intuitif. Il l'a été bien manifestement lui-même depuis toujours, ce sujet dont a parlé Schaetzel, comme c'est le drame d'un secteur important de la population infantile : son rôle a été réduit à la fonction d'un objet a dans le désir d'un certain nombre de personnes, et quand il se trouve que ce sont les personnes qui devraient remplir un tout autre rôle auprès de lui, à savoir les parents, ça donne des drames. Il est quand même difficile de dire que nous ne pouvons rien faire tourner autour de ce pivot de l'objet a, quand il s'agit de la psychose.

Votre cas a franchi une certaine frontière dans un sens ravageant ; c'est la même frontière et en apparence dans le même sens franchie, qui fait que Bruno fait quelque chose un jour, que Rudrauf attrape au vol, et qui permet une évolution toute différente.

F. PERRIER. - Il convient de poser d'entrée la question de la psychothérapie des psychoses. La question est alors de savoir qui interroge qui, compte tenu des idéologies concernant l'explication des psychoses.

Reste la tentation pour le psychothérapeute de considérer le psychotique comme quelqu'un à qui il faut apporter une sorte d'aide pour une structuration positive ou en quelque sorte positiviste. Cette tentation est particulièrement dangereuse au niveau soignant. Il se développe à ce niveau une certaine idéologie para-freudienne sur la psychose, à partir de quoi on peut aboutir à des cas de psychose en quelque sorte expérimentale qui ont été créés par l'institution soignante. Le sujet supposé 1, ou le sujet supposé - 1, ce qui n'est pas la même chose, ou encore le sujet supposé 2, nous reposent essentiellement le problème de la refente subjective, et je proposerai la formule suivante qui est souvent méconnue par le psychothérapeute des psychoses et toujours méconnue s'il n'a pas une référence à l'enseignement de Lacan : c'est que le désir est une praxis de subjectivation ou une tentative de resubjectivation de la part du psychotique et plus spécialement du schizophrène. Le psychotique élabore devant quelqu'un une théorie de la structure du sujet et toute la question est de savoir ce que ce quelqu'un, c'est-à-dire le "thérapeute", en fait, selon le point où il en est lui-même de la refence subjective. Autrement dit, le délire du schizophrène est un délire qui vient tester l'autre pour savoir si la refente sera toujours maintenue à quelque niveau, pour que le procès de subjectivation et de resubjectivation du sujet perdu qu'est le schizophrène puisse se continuer le temps nécessaire, jusqu'à ce que le schizophrène puisse accéder sans trop d'angoisse, avec l'aide nécessaire, à cette expérience de manque, de perte, d'intuition d'une béance fondamentale, qui fait qu'il n'est arrimé ni au nom propre, ni à l'objet, ni au corps, ni à quoi que ce soit, et qu'il est toujours entre tout cela, un peu dans tout cela, mais jamais identifié à quelques-uns de ces objets partiels qu'on pourrait lui proposer comme processus d'identification à lui-même. Toute la question est de savoir, une fois qu'on prétend aborder une psychose, comment on est impliqué et où on en est soi-même de la théorie de la psychose et de la théorie de la refente subjective.

Exposé de F. HURSTEL

REMARQUES SUR LA CONDUITE D'UN GROUPE DE DIAGNOSTIC

Le groupe de diagnostic dont je parle ici a eu lieu en Juillet dernier ; il a été organisé par l'AFCC (Association Française de Conseil Conjugal) et faisait partie d'une session ayant pour but la sensibilisation aux problèmes du couple. Cinq groupes fonctionnaient en parallèle, celui dont j'étais la monitrice se composait de dix membres (8 femmes et 2 hommes) âgés de 29 à 57 ans et de professions diverses, ingénieur, psychologue, assistante sociale, professeurs ... Sa durée a été de sept jours à raison de 2 séances quotidiennes d'une heure et demie ; le reste du temps était occupé par des conférences. Ce groupe correspondait par son fonctionnement à la définition que Cl. Faucheux en a donnée: "le groupe de diagnostic est un groupe de 8 à 12 personnes dont un moniteur. Ces personnes ne se connaissent pas et sont de sexe, d'âge et de professions différentes. Elles se réunissent pour se sensibiliser à la perception des phénomènes de groupe et pour apprendre les moyens par lesquels un groupe peut fonctionner efficacement. Pour se faire, le groupe est entièrement libre d'employer les séances dont il dispose (environ 15 séances de 2 à 3 heures). Le moniteur a un rôle non directif c'est-à-dire qu'il se borne à faire part au groupe, lorsqu'il juge que cela peut lui être utile de ses sentiments et de ses perceptions sur ce qui se passe dans le groupe" (1).

La situation de groupe ainsi définie présente au départ un certain nombre d'analogies et de différences avec la situation thérapique et analytique. On peut trouver des analogies dans la non-directivité du moniteur et celle de l'analyste, dans les échanges uniquement verbaux, dans les horaires stricts et le but non extérieur au groupe. Mais si c'est à sa propre histoire que le groupe est attentif de même que le patient est attentif à lui-même,

(1) Cl. Faucheux - Bull. Psych. Paris 1959, 397.

il est probable que la courte durée arbitrairement décidée du groupe liée à l'absence de la règle d'association libre va différencier radicalement la situation de groupe de la situation analytique.

Dans ces conditions peut on utiliser un savoir d'ordre analytique pour la compréhension et la conduite du groupe ? Par ailleurs est-il possible de considérer l'exercice de la fonction de moniteur comme un apprentissage à la technique analytique ?

C'est en m'appuyant sur les analogies entre ces deux situations que j'aborde ce groupe en utilisant cet ordre de savoir. Cela signifie que mon attention se porte non pas sur l'histoire du groupe telle qu'elle pourrait être comprise par un observateur mais sur celle de la relation monitrice-groupe car je suis dans cette situation partie prenante comme chacun. Cette option préalable m'a amenée à percevoir de façon privilégiée mon désir, les paroles qui le manifestent et ce qui en résulte dans le groupe. Au départ elle s'est concrétisée par des questions : celle des interventions (quand, comment, pourquoi intervenir ?) qui sous-tend une interrogation sur le rôle du moniteur ; et liée à celle-ci une question sur le sens de mes réactions dans le groupe-malaises, plaisirs, irritations, envie d'intervenir ...

Je décris ici deux moments qui m'ont paru essentiels. Ils se détachent du reste des séances par la disproportion entre l'émotion des participants et le thème du discours, par mon identification au personnage de l'histoire et par la longueur de cette histoire. Il semble qu'on soit devant des phénomènes de transfert, mais l'usage de ce mot exigerait la définition préalable de ses caractéristiques et de sa fonction dans un groupe. Ce qui n'a pas été fait jusqu'ici. J'essaie ensuite de cerner le sens et l'importance de ces moments dans l'histoire du groupe.

Dans l'exposé je distingue la description des faits de leur interprétation qui garde un caractère de probabilité. En effet il m'est apparu au cours de ce travail que je pouvais seulement proposer des interprétations probables à partir d'une conviction étayée par des sentiments personnels, l'observation de la répétition de certains thèmes et la relation entre certaines de mes paroles et le discours du groupe.

I. - La naissance du groupe

Le premier de ces deux moments se situe au début du groupe, le deuxième jour.

Au cours de la quatrième séance le groupe aborde un thème qui provoque une forte réaction émotive. Il n'arrive pas en début de séance mais après un certain temps (je ne me souviens plus de ce qui a été dit avant) . La veille une participante d'un certain âge a longuement parlé de ses trois fils dont elle est fière ; l'un d'entre eux est fiancé à une jeune fille qui est, semble-t-il, la femme idéale et d'ailleurs lui ressemblerait ; en effet elle n'exerce aucun métier comme la participante et passe son temps à attendre son fiancé tout en se préparant à devenir une maitresse de maison. A cette séance la partie féminine du groupe attaque la participante en lui reprochant de donner son fils à une fille qui ne vaut rien car cette future femme ne saura jamais discuter avec lui, elle sera muette et passive. D'autres arguments complétement absurdes sont employés contre ce mariage "ils auront des enfants anormaux" par exemple. A la fin de la séance les hommes jusque là silencieux manifestent leur insatisfaction devant ces "histoires de femmes".

Durant toute la discussion le malaise que je ressentais la veille va s'accentuant ; je suis très concernée sans comprendre pourquoi, jusqu'au moment où je me dis "c'est de moi qu'il s'agit" et aussi que tout ceci-sentiments et paroles-me sont adressés. Trois ordres de faits me semblent alors confirmer cette intuition. 1. C'est d'abord l'analogie de situation. On reproche à la jeune fille son inactivité, son incapacité à soutenir une conversation. D'autre part cette jeune fille dont tout le monde parle est absente, personne ne la connait. L'inactivité, le silence et aussi le fait que personne ne la connaisse sont autant mes caractéristiques que celle de la future épouse. On pourrait dire qu'elle est absente-présente, absente du groupe mais présente en paroles, celle qui est là sans l'être de même que je suis dans le groupe la présence muette. 2. Le deuxième ordre de faits sont les manifestations émotives du groupe : après tout cette jeune fille personne ne la connaît et personne n'a de motifs de lui en vouloir, pourquoi cette violence dans les paroles qui l'attaquent, pourquoi cette agressivité sans raison ? Une telle agressivité envers une inconnue ne peut-être que le résultat du déplacement de celle qu'on ne peut manifester à quelqu'un de présent et qu'on craint

de blesser ou d'irriter. Par ma position particulière dans le groupe, je suis la seule à offrir des raisons d'agression ; de même ma présence muette permet la projection au gré de l'imagination des participants. 3. Enfin un troisième ordre de faits sont mes propres réactions. Pourquoi suis-je tellement concernée par cette histoire et par l'émotivité qui se dégage de la discussion ? Ces femmes agressent une jeune fille à laquelle je m'identifie, les hommes se taisent pendant ce temps ; je me trouve en situation de rivalité et dans la position de la fille choisie par la mère pour son fils. Je suis culpabilisée car cette situation répond trop bien à un de mes désirs : celui d'être reconnue comme une monitrice sans faille. Ce désir s'est manifesté en début de session : à la première séance, je me suis présentée munie de toutes sortes d'attributs sociaux, depuis mes compétences professionnelles jusqu'au nombre de mes enfants. Par la suite j'ai ressenti cette présentation inhabituelle comme l'équivalent d'une démonstration de puissance et l'affirmation qu'il ne me manque rien, comme pour masquer en fait tous les manques réels et imaginaires. Deux choses me préoccupaient surtout : mon peu d'expérience des groupes et mon jeune âge comparé à celui des participants. Cette dernière réalité-le fait objectif d'être la plus jeune - explique sans doute que dans le récit du groupe je me sois identifiée à la jeune fille et non à la mère. C'est également à la jeune fille que je m'identifie lors du deuxième récit rapporté plus loin.

Place et fonction du transfert

Après cette séance je me sens intégrée au groupe et totalement impliquée dans son activité, alors que jusqu'ici j'intervenais plus en observatrice qu'en participante. Jusque là le type de relation qui m'unit à eux est celle de l'institutrice à sa classe : on me demande mon avis de technicienne des groupes et des certificats de bonne conduite. A partir de maintenant je puis interpréter ce qui se passe de l'intérieur tout en gardant ma position particulière de monitrice. Lors des séances suivantes je suis frappée par l'unité nouvelle du groupe : il est comme un corps unifié par opposition à la période précédente où il pouvait être comparé à un corps morcelé. Car si dès la première séance le groupe existe objectivement par la présence de ses membres et d'un moniteur réunis autours d'une table et par un ensemble de règles régissant cette réunion, cela ne suffit pas à la constituer comme corps. C'est au cours de ces quatres premières séances qu'il m'a semblé assister à cette naissance. Ce qui caractérise

les trois premières séances c'est l'intégration progressive, l'acceptation par tous de la réalité du groupe. Cette réalité c'est celle des règles et des conditions objectives d'existence du groupe, c'est aussi celle de chacun, monitrice comprise. Ainsi à la première séance les règles générales du groupe sont discutées et commentées, à la seconde c'est la forme particulière d'existence du groupe dans sa relation à un moniteur non directif et l'exigence d'auto-discipline qu'une telle situation implique. A la troisième enfin ce sont les aspects originaux du groupe qui vont être discutés : le fait d'avoir une monitrice au lieu d'un couple de moniteurs ou un moniteur (1), le fait d'être un petit nombre d'hommes pour un grand nombre de femmes : les participants explorent aussi leurs différences à travers une série de thèmes-travail, croyances, éducation, religion, amour. A cette séance ils s'acceptent mutuellement dans un consensus (2) dont je suis complètement exclue. A la quatrième, je me trouve objet de l'intérêt du groupe d'une façon violente et détournée qui me surprend, mais va me permettre de me situer par rapport à lui. Cette position est celle de partenaire d'un groupe fonctionnant comme un corps unique. A la cinquième séance j'interprète le transfert : il est reçu par des dénégations et des murmures. Il me semble alors que le groupe "prend" de la même façon que se fait la cristallisation décrite par Stendhal à propos de l'amour. C'est comme s'il larguait soudain les amarres pour une odyssée imaginaire, amorcée jusque là timidement.

Le transfert et son interprétation apparaissent comme ce qui modifie la relation monitrice, groupe - d'observation ou de leader extérieur je deviens participante en qualité de partenaire - c'est aussi ce qui transforme l'état du groupe - de morcelé il devient unifié. Le groupe accepte alors de prendre des risques et d'allers vers "l'inconnu" selon l'expression d'une participante.

---

(1) Certains groupes fonctionnant en parallèle avaient un moniteur homme, ou un couple de moniteurs.

(2) On appelle consensus de groupe un moment d'accord affectif entre les participants.

Un fait me semble confirmer l'unité nouvelle et cette situation de partenaire que j'occupe : c'est l'usage fréquent des deux signifiants "groupe" et "couple" l'un pour l'autre, soit sous la forme de lapsus, soit par évocation de situation de couple reflétant la situation de groupe (1). Cette confusion des termes est le signe que chacun vit la situation de groupe comme une situation duelle. La monitrice est-elle effectivement la partenaire du groupe ? Il est certain que c'est dans mon propre désir formulé sous forme d'une question ("est-il possible de considérer l'exercice de la fonction du moniteur comme un apprentissage à la technique analytique"?) que se cachait le modèle d'une relation à deux. Je me demande dans quelle mesure chaque participant ne se sent pas lui aussi devant une unité dont il est le partenaire ...

2. La mort du groupe

Le deuxième moment se situe à la fin du groupe, à la treizième et avant dernière séance.

L'histoire est inventée par le groupe : il y a, dit-on, des jeunes filles qui sont sacrifiées sur l'autel de la famille. C'est le cas de celle qui, ayant perdu sa mère, doit la remplacer auprès de ses frères et sœurs. Cette malheureuse ne peut continuer ses études, elle ne peut sortir le soir ou se fiancer ; elle est condamnée à rester à la maison et à assurer le rôle de la mère. Pour comble le père la paye comme une bonne.

Comme lors du premier récit, je suis très concernée par cette histoire. Mais l'émotion est plus violente : j'ai l'impression qu'on dépouille de tout cette fille et à nouveau j'ai la conviction que c'est de moi qu'il s'agit. J'interprète cela comme le désir du groupe de m'enlever ce qu'ils croient que je possède et qui me rend à leurs yeux puissante. L'analogie de situation est moins

(1) Il faut rappeler que la session est organisée pour d'éventuels futurs conseillers conjugaux, donc tous concernés par les problèmes du couple.
On trouve par exemple des thèmes de ruptures dans le couple ou d'engagement dans le couple qui recouvrent des questions d'engagement et de rupture dans le groupe.

nette que la première fois mais comme la jeune fille de l'histoire je suis la seule à être payée. L'émotion soulevée chez moi par ce que je perçois comme un dépouillement est tel qu'en groupe de contrôle (1), après avoir raconté l'histoire je formule une demande sans pouvoir en préciser l'objet. Elle est alors interprétée par ce groupe comme une demande de restitution de tout ce que l'autre m'a enlevé symboliquement. L'émotion du groupe se manifeste par son intérêt pour une histoire inventée : chacun commente et apporte sa contribution au récit avec des exclamations indignées ou apitoyées.

Place et fonction du transfert

Ce phénomène de transfert se situe en fin de session à un moment où plusieurs fois déjà la mort du groupe a été évoquée, que ce soit à travers les thèmes de deuil ou de rupture, que ce soit ouvertement. Durant cette même dernière période en alternance avec ces thèmes de mort apparaît un ensemble de thèmes sur la puissance : importance de l'argent, puissance de la hiérarchie et des supérieurs. L'histoire de la jeune fille dépouillée est dans la ligne de ce thème de puissance et y met un point final. C'est après cette séance qu'un participant a pu me dire que j'étais trop payée pour ne rien faire, puis se poser la question de ce que ma présence avait apporté au groupe. Mais si le groupe a eu pour progresser un problème de puissance il m'a semblé répondre par là à une crainte qui était mienne ou plutôt à ce désir de puissance exprimé à travers mon introduction à la session. On saisit ici à la fois le lien qui unit les deux récits, à la fois les rapports étroit qui se nouent entre la problématique du groupe et l'attitude de la monitrice. Les deux récits sont dans la continuité l'un de l'autre : je suis intégrée au groupe à partir d'une situation de rivalité qui va dans le sens de mon désir initial de puissance. La session se termine sur une situation de dénuement qui correspond au dépouillement de cette puissance. Il y a complémentarité entre ce que j'apporte avec moi en venant au groupe et les épisodes principaux de la relation qui m'unit à lui : cela me fait penser au couple symbiotique de la mère et de l'enfant. Résoudre le conflit inconscient qui constituait notre relation est pour le groupe le seul moyen d'avancer.

(1) Chaque jour entre les deux séances quotidiennes avait lieu une réunion du groupe de contrôle composé des moniteurs et d'un couple d'analystes.

Ce deuxième transfert n'a pas été interprété, et la session s'est terminée le lendemain sur l'agressivité du groupe identique à celle manifestée lors de ce deuxième récit. Il a permis comme lors du premier de cerner un conflit. La comparaison des deux histoires permet de préciser quel genre de partenaire forment le moniteur et le groupe. Toutes les deux présentent un couple parental mutilé : dans le premier récit le père manque, dans le second la mère manque ; tous les deux montrent un enfant seul avec son parent ce qui réalise une situation d'inceste. Cette situation est même explicite la première fois puisque le garçon épouse une fille qui est le portrait de la mère. Est-il hasardeux de faire l'hypothèse que ces scénarios sont la réalisation d'un désir du groupe : tuer le partenaire du parent et s'y substituer ? Et cela signifie-t-il que la monitrice est perçue comme une figure maternelle ? Une telle interprétation permettrait de comprendre pourquoi les participants s'indignent dans les deux situations et inventent des correctifs à une situation insupportable. Dans la première histoire le fils ne peut pas épouser la jeune fille car "ils auront des enfants anormaux" ; dans la seconde le père paie la fille ce qui en fait une bonne et normalise la situation. Une telle interprétation confirmerait également mon sentiment d'être devant un couple symbiotique mère-enfant.

Conclusion.

Je conclurai brièvement.

Cette étude répond aux questions posées en introduction: l'usage par le moniteur d'un savoir analytique lui permet de cerner le sens de ce qui se passe et d'intervenir pour permettre au groupe de dépasser le transfert. En cela l'exercice de la fonction de moniteur peut-être un apprentissage à la technique analytique.

Mais de quoi rend compte un tel point de vue ? Il me semble qu'il faut différencier le niveau relationnel dans le groupe du niveau des phénomènes de vie sociale du groupe. Le premier niveau est approché par le point de vue que j'ai adopté ici ; le second niveau relève de la dynamique des groupes.

Communication du Dr. J. OURY

"STRATEGIE DE SAUVETAGE DE FREUD"

Je n'ai rien préparé de très construit. Je voudrais localiser le sens de cette expression : "stratégie de sauvetage". C'est le mot "sauvetage" qui fait problème. C'est un mot un peu provocateur.

Il faut très prudemment poser la question : être psychanalyste, est-il encore possible d'être psychanalyste ? Ce qui induit peut-être une problématique ...

J. LACAN. - C'est peut-être une occasion manquée.

J. OURY. - Peut-être cela peut-il s'articuler autrement, par exemple sous cette forme : quels sont les rapports entre le didactique et un certain narcissisme social ? (Je m'excuse d'accoupler des termes comme ceux-ci).

Ce qui semble évident, et qu'avait dénoncé Freud depuis toujours, c'est que l'on assiste historiquement à un recouvrement de l'inconscient. C'est encore une question de savoir ce qu'il en est actuellement de ce recouvrement de l'inconscient ? Il me semble qu'il y a des difficultés de la part de l'analyste qui sont souvent méconnues, difficultés qu'il faut laisser en blanc, précisées qu'elles seront peut-être par la suite ; ces difficultés ces difficultés induisent le psychanalyste à certain déplacement. On l'a vu dans les discussions d'hier et de ce matin : il y a une tentation vers un déplacement, déplacement vers l'aspect technique.

Sur un plan linguistique, on pourrait dire que cela fait office d'un message, un message déformé, un "message de déplacement", un message syntactique, qui semble avoir, dans le contexte social actuel, une importance de premier ordre ; parce que cela fait une sorte de déformation, qui semble irrémédiable, de la théorie ; car ce qui est déformé, la technique proposée,

devient l'objet d'un circuit des échanges actuels, et rentre ainsi dans l'univers de la consommation.

Comment consomme-t-on la psychanalyse dans le monde de consommation actuel ? Ces questions ont pour but de formuler l'articulation entre l'univers socio-économique de cette société de consommation et l'usage que l'on fait pratiquement de la psychanalyse. C'est donc une autre façon de poser le problème : peut-on encore être psychanalyste ? Ce discours improvisé, qui est presque un discours conjuratoire, prend cette forme, non pas par timidité personnelle, bien que cela puisse jouer un rôle, mais surtout par la place même où on est obligé de le faire, c'est-à-dire dans un amphithéâtre, avec beaucoup de monde. Et il semble que déjà, structuralement, on est en mauvaise position. Mais on est bien obligé de franchir le pas et de dire quelque chose ; sans quoi on ne dirait rien. Cette difficulté de parler, de franchir ce pas, fait partie même du sujet dont il s'agit.

Ce que je voudrais c'est, non pas proposer un modèle de "sauvetage", ni un modèle de stratégie de sauvetage - j'ai dit "de sauvetage" et pas "du sauvetage" pour être un peu plus modeste - mais indiquer des points de repère, des choses très partielles qui peuvent même apparaître caricaturales.

Ces indications peuvent être considérées comme une sorte d'interprétation, même fausse (mais on sait bien que l'interprétation fausse a une certaine vertu). Cette interprétation a un intérêt dans le groupe que nous constituons ici parce que cela peut provoquer la sortie d'autres questions.

Cette provocation à la discussion me semble répondre, tout au moins du moment que je la fais, même si c'est confus, à un certain niveau de vérité. C'est ce niveau de vérité qu'il faudrait peut-être expliciter. Nous constatons depuis de nombreuses années que les sociétés ou les Ecoles de psychanalyse sont "malades". Il y a des symptômes qu'il faut peut-être étiqueter, cataloguer. Mais après avoir fait ce catalogue, il faut essayer d'entrer dans le vif du sujet : "Stratégie de sauvetage".

Il semble que l'avènement du freudisme réponde, comme on dit maintenant parce que c'est à la mode, bien que ce soit déjà un petit peu édulcoré, à une "coupure épistémologique".

C'est un événement ; même sur le plan historique. C'est l'émergence de quelque chose. De quoi ? D'un certain concept : l'inconscient. C'est pour çà que je disais qu'en est-il du recouvrement de l'inconscient ?

Il y a - et il me semble que cela a été dit hier - ce qu'on pourrait appeler une espèce d'aporie institutionnelle quand on parle de l'inconscient. Freud, pour pouvoir mener à bien ce "bateau" de la psychanalyse, a toujours eu besoin de se référer à un groupe, à une société. Même s'il avait un jugement préjoratif sur "cette bande" qui l'accompagnait, il trouvait quand même que c'était indispensable. Et il me semble que cela répond essentiellement au fait que l'inconscient ne peut pas être articulé d'une façon pure, et que cela a toujours besoin de se référer à ce qui se passe.

La question pourrait donc être formulée ainsi : qu'est-ce que la psychanalyse ? C'est ce qu'en font actuellement, historiquement, les psychanalystes, s'il y en a, et une société de psychanalystes.

Autrement dit, on ne peut pas séparer un concept pur, qui serait l'inconscient, d'avec ce qui se passe dans la société. C'est un problème extrêmement complexe qu'il est difficile d'exposer de cette place et qui risque de provoquer beaucoup de glissements.

Il semble en effet qu'on en a vu beaucoup, des glissements malheureux, depuis que certaines personnes se sont mises à parler ; depuis le mois de mai. Glissement, de croire qu'il y a une sorte d'osmose spontanée entre la société et l'inconscient.

Je me souviens très bien, lors de certains discours, aussi bien à Sainte-Anne qu'à la Sorbonne, d'avoir été pris à partie en tant que soi-disant mandarin (comme si j'étais un mandarin !). Je n'avais pas droit à la contestation. J'ai revendiqué la contestation contre cette façon alors assez répandue de dire que maintenant il n'y aurait plus de fous, que maintenant il suffirait de faire la révolution, qu'on n'aurait plus besoin d'hôpitaux psychiatriques, plus besoin de psychanalyse, plus rien du tout, et que ça irait très bien !

Il me semble que cet infantilisme de la pensée soit plus partagé qu'on ne le croit ; parce qu'il est souvent tellement

camouflé par le "glissement technologique" que c'est peut-être de cela dont il faudrait parler. On peut donc poser le problème d'une autre façon : qu'en est-il du rapport entre l'aliénation, non pas psychotique, mais sociale et l'inconscient ?

Poser ces termes de cette façon peut paraître abstrait : d'une part l'aliénation sociale, d'autre part l'inconscient. On pourrait s'exprimer autrement : à quelle place, sur le plan de la topique freudienne, à quelle place le socius, avec l'aliénation que cela suppose, s'articule ? D'une façon un peu bête, on pourrait dire : est-ce que c'est sur le conscient, sur le préconscient sur l'inconscient ? Sans même l'articuler de cette façon un peu massive, il semblerait utile de le préciser quelque peu, parce que de ne pas le faire risque d'aboutir à ce que l'on constate, à ce qu'on signalait déjà l'année dernière - Lacan, il me semble, l'a reprécisé hier - la multiplication des ségrégations. La société de psychanalyse n'échappe pas à ce phénomène d'aliénation ; celui-ci a abouti, dans la société actuelle, à un hyperségrégationnisme qui ne se manifeste pas simplement dans les groupes mais dans la vie de chacun la plus personnelle, quotidienne, avec la famille, avec ses camarades, avec tout le monde.

Or, comment la psychanalyse peut-elle traiter ce problème de l'hyperségrégationnisme ?

Il semble que de proposer une telle entreprise renferme une contradiction. On constate que la psychanalyse, actuellement (et la psychiatrie) est dans un état d'hyperségrégation. Or comment peut-on traiter de la ségrégation dans un tel état ? C'est cans ce sens que j'aurais aimé qu'une commission du Congrès se consacre à l'étude de ce problème et en particulier à l'analyse des systèmes de défense d'une Société de psychanalyse. Comment la Société se défend-elle ? Il suffit à chacun de se référer à son expérience de groupe pour, à mon avis, constater qu'on n'est pas sorti d'un type de société qui relève de ce que Freud appelait l'église et l'armée. Il ne me semble pas qu'on ait fait beaucoup de progrès depuis. On pourrait dire aussi que c'est le développement de tels systèmes de défenses d'allure obsessionnelle (ce rituel dont on peut très difficilement se dégager ; cette sorte de pression "hiérarchisante" qu'il est difficile de franchir, etc) qui aboutit, qu'on le veuille ou non, à tout un système d'isolation, de morcellement de la société psychanalytique et de tout ce qui relève de ce champ de travail.

Autrement dit, comment peut-on établir un système de défense, lequel est cependant nécessaire, d'une société de psychanalyse sans sombrer dans une structure obsessionnelles ? Pour éclaircir un peu la question, on peut se référer, peut-être par analogie, à ce qui s'est passé, à ce qui se passe dans le domaine politique. On a constaté qu'il y avait, en mai-juin, une sorte de contradiction entre un mouvement vite étouffé et la position prise par les structures traditionnelles de défense des soi-disant mêmes idées. J'indique par là - voir par exemple ce qui s'est passé dans les hôpitaux, dans les usines, à l'université - les rapports qui se sont vite précisés, entre le "mouvement" et la prise de position des syndicats. A un certain moment, à la rue d'Ulm, j'étais intervenu pour dire : "la Société de psychanalyse peut ressembler à la C.G.T.". Cela a fait un peu scandale ; mais c'était simplement pour imager les problèmes qui étaient en cause. On ne peut pas les développer ici, car ce serait trop long.

Tenant compte de tout cela, tenant compte de ce que j'ai dit tout à l'heure sur l'inconscient, que ce n'est pas quelque chose qui est homogène au social mais que, par contre, ce n'est pas pour autant inarticulable avec lui, qu'il y a une hétérogénéité qu'il faut définir, mais qu'il faudra ensuite articuler finement ; que d'autre part il semble, si vraiment la psychanalyse est un événement, si c'est vraiment une coupure épistémologique, si ça modifie quelque chose - on en parlait tout à l'heure - il me semble que c'est ... X ... qui a pris ces termes en disant qu'être psychanalysé, si ça existe ça veut dire que les relations de la position qu'on va avoir aussi bien dans son travail que dans sa famille que dans toutes ses relations sont radicalement changées; qu'autrement, ce n'est pas une psychanalyse ! ... C'est peut-être un peu radical de le dire comme ça, mais il me semble que c'est ça qu'apporte cette coupure épistémologique. Mais elle porte également sur le plan de la logique.

Or, on s'aperçoit que les sociétés de psychanalyse vivent sur une vieille logique, comme les syndicats ; et ce qui a été apporté au mois de mai, c'était l'émergence d'une logique un petit peu nouvelle dans les phénomènes de groupe.

Par analogie, on peut dire aussi, rapidement, que ce qui était traditionnellement en jeu dans l'organisation des groupes, c'était une logique aristotélicienne ; ce qui était apporté, c'était une logique qui tranche toujours dans ces mouvements historiques, une logique qu'on pourrait appeler ménippéenne,

une logique du Carnaval, c'est-à-dire une logique qui n'est pas linéaire, mais que certains appellent planaire.

Mais je préfèrerais rejoindre, par ce biais, et c'est là l'articulation que je voulais faire avec ce mouvement ...

J. LACAN. - En somme, vous êtes pour la chienlît !

J. OURY ... Ce mouvement de sauvegarde de Freud. Il me semble que Lacan fait partie peut-être d'un appareillage historique de stratégie de sauvetage de Freud ; en déchiffrant et en défrichant tout ce champ logique et en apportant cette topologie qui n'est pas nouvelle mais qu'on peut reconnaître aussi bien dans ces mouvements politiques, dans le travail dans une institution que dans le mécanisme même d'une cure ...

La dernière chose que je voulais dire, pour peut-être la reprendre cet après-midi, c'est une question qui n'a jamais, il me semble, été résolue, que je pose souvent depuis des années, qu'on n'arrive pas à résoudre dans un groupe, dans une institution: quels sont les rapports entre cette sorte d'opérateur qu'on appelle le phallus, qu'on peut illustrer par le huit inversé, qui se manifeste dans le cross-cap, et le groupe, le collectif même ? C'est un problème qui me semble essentiel à résoudre pour pouvoir mener à bien une remise en place de l'articulation entre l'inconscient analytique et la société.

Intervention de C. DUMEZIL

SUR DES EFFETS DE RESISTANCE

Si le psychanalyste est censé avoir élucidé la question de son désir concernant son champ propre et sa pratique, n'est-il pas parfois tenté, lorsqu'il s'est aventuré dans un champ marginal, celui de la psychothérapie par exemple, de se poser la question: qu'allais-je faire dans cette galère ? Il y est conduit un jour ou l'autre, ne serait-ce que par les événements ou par le progrès de sa formation, si comme c'est souvent le cas, il s'agit d'un médecin, d'un psychologue ou d'un psychiatre en formation analytique ayant entendu le chant clinique des sirènes ou la sirène du marché clinique du travail. Bien peu ont échappé à ces expériences, ni même à d'autres, visant plus ou moins à introduire la psychanalyse en médecine ou à éclairer tel ou tel aspect relationnel, social, voire politique par la psychanalyse, ne serait-ce que par le biais d'une confrontation.

Qu'allaient-ils faire en cette galère et pourquoi n'iraient-ils pas ? Ces questions méritent peut-être d'être reprises si l'on considère l'audience d'autres champs marginaux de la psychanalyse issus de besoins sociaux : hôpitaux, secteurs psychiatriques ; ou corporatifs ; groupe Balint pour les médecins, diverses supervisions pour assistantes sociales, éducatrices, religieux, etc ... Les événements récents de Mai-Juin 1968 semblent aussi avoir réveillé des besoins, sinon des demandes, attirant vers les amphithéâtres des facultés, dans le fumet psychédélique des chaires abolies, un grand rassemblement de psychanalystes, sans que, semble-t-il, on puisse assurer que, même parmi les moins jeunes, tous savaient précisément ce qu'ils venaient y faire : tourisme révolutionnaire ? fascination par une mutation de pouvoir ? problèmes de l'enseignement tout court ou faisant écho aux problèmes de l'enseignement de la psychanalyse ? D'autres champs marginaux se dessinent et des psychanalystes dont l'exercice professionnel a appris que ça révolutionne même en hiver préparent leur rentrée universitaire.

Je me bornerai à examiner une plus modeste expérience, clinique, comme je disais, sous l'angle des effets de résistance qui, me semble-t-il, la structurent pour autant qu'ils se développent aux deux extrémités du champ : de quel champ

s'agit-il ? De la psychothérapie en pratique dispensoriale et accessoirement de l'introduction comme du loup dans la bergerie, de psychanalystes dans un gynécée d'éducatrices impuissantes à ramener dans le droit chemin des adolescentes en situation intéressante, c'est-à-dire enceintes ou mères dès l'âge de douze ou treize ans. De quelle résistance s'agit-il ? De celle qui pointe lors de tout avènement de la vérité dans une relation - fût-elle psychothérapique - et qui fait écran à l'émergence du discours. Mais cette difficulté fondamentale que le sujet rencontre dans ce qu'il a à dire ce n'est pas elle directement qui est l'objet du présent propos, c'est elle indirectement, c'est la même bien sûr, sous deux masques : soit du côté du psychanalyste, mal posé dans une situation dont il chercherait l'issue dans l'orthodoxie, le droit fil, "l'asepsie" ; soit du côté de l'hydre institutionnelle avec ses têtes médicales, pédagogiques et administratives d'autant plus jalouses de ses psychanalystes que c'est elle qui les a appelés, croyant que depuis longtemps ils ne véhiculaient plus la peste.

Examinons d'abord la position de l'analyste en pratique dispensoriale. V.N. Smirnoff, dans une brève étude consacré à ce sujet (1), après un rappel doctrinal de ce qui est exigible pour qu'une psychothérapie mérite l'épithète analytique, souligne divers obstacles : les dispositions matérielles peuvent rendre impossible ou difficile l'installation d'une situation transférentielle ; les phénomènes transférentiels peuvent devenir incoercibles pour frustes ou latentes qu'en soient les manifestations et incontrolables du fait de l'espacement des séances ; le transfert, même reconnu, ne peut être élucidé et échappe à toute élaboration phantasmatique verbalisée.

Pour comprendre ce qu'il en est du transfert dans l'effet de résistance ici signalé, il nous semble que le psychothérapeute analyste doit tenir compte, dans ses cures, des implications pratiques et théoriques de sa position de psychanalyste engagé comme consultant et thérapeute au sein d'une équipe, dans le cadre de l'institution. On ne saurait en effet se leurrer sur l'importance des effets marginaux que réalise en dispensaire l'impact analytique, même lorsque l'analyste n'est pas en fonction dans une cure individuelle : cet analyste doit soutenir la mise en question de ce qu'il vient faire dans la structure insti-

(1) Revue de neuro-psychiatrie infantile. N° 10-11 - Octobre-Novembre 67.

tutionnelle, de ce qu'il peut y faire et de ce qu'il y fait réellement. L'efficacité de l'équipe est liée, pensons-nous, à l'examen analytique de la position de chacun, éventuellement par rapport aux autres, au sein de l'institution, faute de quoi l'impact individuel ou collectif risque de faire basculer l'acte analytique vers les méconnaissances qu'impliquent les positions de savoir surtout, comme il n'y manque pas, si l'analyste est sollicité d'enseigner en plus d'analyser. En d'autres termes nous dirions que, à côté du leurre qui consiste à couvrir du nom de psychothérapie analytique des pratiques fort éloignées de l'analyse, il y a dans la pratique en institution un autre leurre aussi néfaste, qui consiste à méconnaitre les interférences obligées de l'institution dans la relation analytique la plus orthodoxe.

Nous ne voyons pas ce que la théorie analytique aurait à perdre de l'examen et de l'utilisation du matériel qui lui vient des conditions d'une praxis au devant desquelles l'analyste est allé de son propre chef, rendant, par là même, inéluctable cette démarche d'analyse.

C'est ce que nous avons tenté de faire dans les institutions où nous travaillons, qu'il s'agisse d'un CMPP ou de foyers éducatifs. Nous ne pouvions en effet, en tant qu'analyste, laisser se développer un travail éducatif fondé sur la pédagogie, l'apprentissage, l'exemple et la sympathie ; et dans le CMPP nous n'avons pas pu nous satisfaire des dispositions traditionnelles des centres d'hygiène mentale qui supposent un éparpillement des responsabilités entre consultant, psychothérapeute, rééducateurs. A partir du moment où, ayant secoué le système plus ou moins hiérarchisé nous avons proposé d'autoriser tout psychanalyste, non psychiâtre, non médecin, à recevoir des consultants et à prendre entièrement en charge un cas et, ce faisant, nous avons centré notre attention, individuellement et en groupe de référence, sur la première demande du consultant, nous avons suscité, à certains échelons de la tutelle administrative, des réserves d'abord, puis des critiques, puis une vive inquiétude réhaussée depuis mai de soupçons inavoués de subversion qui aboutit présentement, sous le couvert de questions économiques, à une campagne soutenue de normalisation. Dans l'association éducative, un phénomène très parallèle se produit lorsque le conseil d'administration s'alarme d'un certain style de relation instauré au niveau des équipes éducatives ou entre ces équipes et les adolescentes qui se mettent à s'entendre sur un autre registre que celui de leur discours manifeste. On a été

jusqu'à nous prêter l'intention, tant reste présente l'imagerie médicale, de vouloir appliquer un traitement à des sujets bien portants.

Ainsi, dans un cas comme dans l'autre, nous retrouvons un autre effet de résistance dont le caractère apparemment extérieur ne doit pas nous dissimuler la dimension structurale qui tient en cette sorte de discordance entre le signifié et le signifiant que détermine toute censure d'origine sociale (1). Dès qu'est posée la question de savoir quel sujet est accueilli dans la parole, surgit un écran à l'avènement de cette parole ; c'est proprement, me semble-t-il, ce que Lacan définit comme résistance dans l'analyse : cette interposition imaginaire qui dépasse l'individualité du sujet en ce qu'elle structure son individualité spécifiée dans une relation duelle (2).

Ce que l'on voit ainsi surgir et se négocier dans tel champ marginal de la psychanalyse ne concerne plus seulement le rapport de la vérité au savoir mais aussi la représentation imaginaire de l'avoir et donc du pouvoir, par exemple - mais sans doute pas uniquement - le pouvoir thérapeutique. Le pouvoir étant dialectiquement lié à une opposition au pouvoir, on pourrait ici amorcer un débat politique. Mais nous voulions simplement pointer des effets de résistance inhérents à certaines situations marginales de l'analyse, plus visibles qu'en son champ propre, encore qu'on les voit parfois émerger, entre analystes notamment, quand il s'agit d'organiser leur propre institution analytique.

Peut-on parler comme je l'ai fait d'un champ de l'analyse ?

Il ne saurait s'agir en tout cas d'un repère spatio-temporel où se meut le psychanalyste comme le sportif sur tel terrain bien déterminé et quand j'ai dit que le psychanalyste s'aventurait dans un champ marginal, cela ne veut pas dire forcément qu'il se trompe de terrain. La "marge" ne peut se concevoir ici qu'en fonction de l'Autre du Sujet et de son désir ; c'est peut-être un lieu privilégié d'où s'éclaire, comme en lumière noire, ce champ propre dont l'essentiel ne peut que se dérober à qui croirait parler de son centre. On sait tout le profit d'un travail théorique associant analystes et non analystes.

---

(1) - J. Lacan - Ecrits, p. 372.
(2) - Ibid. p. 461.

C'est ainsi qu'a reprendre la question, soulevée à propos de l'intéressante observation rapportée par Schaetzel, de savoir si cette cure de psychotique était une psychothérapie ou une analyse, j'adopterais volontiers le point de vue d'Oury : question de peu d'importance. Certains, voyant sans doute la circulation et le maniement du matériel dans cette observation optaient pour l'analyse ; d'autres arguant du diagnostic et de l'usage courant de "psychothérapie de psychotiques" pour désigner le travail analytique fait avec ces malades, préféraient s'en tenir à ce vocable de psychothérapie qui indiquerait bien les limites où ce type de structure maintient l'analyse qui ne saurait, stricto sensu, se conclure. Il me semble, en effet, comme c'est souvent le cas aussi avec l'enfant, que ce n'est qu'après coup que l'on pourra dire si la situation psychothérapique instaurée a évolué en psychanalyse. Ce qui compte, en fait, n'est-il pas la position analytique du psychanalyste ?

Dans une cure analytique, l'analysant et l'analyste engagent une partie d'où se produira une redistribution des positions respectives de la vérité et du savoir dans leur rapport au sujet. Il est évidemment exigible que l'analyste ait déjà par sa propre analyse effectué, pour son compte, le parcours. Tel est le garant nécessaire - sinon suffisant - pour que cet analyste et son patient soient sur les rails de ce qui peut seul s'appeler analyse.

En guise de conclusion par J. LACAN

Il deviendrait cérémoniel d'apporter le discours de conclusion. Ce discours, je considère que je vous l'ai fait, sous une forme et sous une incidence qui a été utile ou pas, je n'en sais rien, là dessus que chacun s'interroge, vu que je l'ai fait à un autre moment, c'est-à-dire pour souhaiter, c'était son contenu, un ton plus vif et une démarche plus stimulée. Que ce soit sa conséquence ou pas, le résultat est quand même là, le ton de ce qui s'est dit hier était incontestablement plus serré. Je le répète, il ne s'agit pas des textes qui ont été apportés le premier jour, mais du noeud qu'ils pouvaient former ensemble et du caractère serré de ce qui était aveu et réplique. Ce matin il semble au moins à tel témoignage que le résultat ait été encore plus satisfaisant. Dès lors, mon Dieu, pourquoi vouloir donner quoi que ce soit qui bouclerait ce qui essentiellement reste ouvert ?

Qu'est-ce qui reste ouvert ? Beaucoup de choses ; bien sûr d'abord la question qui a été mise ici à l'ordre du jour, celle des rapports de "psychothérapie et psychanalyse". Là dessus bien sûr on aurait pu souhaiter que se dégageât d'une façon plus formulée une directive. Il est certain que, je le répète, et non pas du tout en fonction de conditions locales, il y a une question très précise qui était posée dès le premier jour et dans le discours de Bauer : est-ce que nous devons considérer pouvoir maintenir la fonction qu'occupe la psychothérapie dite d'inspiration analytique comme quelque chose qui puisse être pris "de plano" comme étape de la formation ?

Il ne s'agit pas bien sûr de pratiquer là je ne sais quel malthusianisme de la pratique, d'abord parce qu'il est strictement impossible à obtenir comme l'expérience l'a prouvé ; une des premières choses que j'ai mises au principe des statuts de l'Ecole, c'est qu'il faut voir en face que c'est comme ça que ça se passe, et que même dans des endroits où on fait signer un petit papier, car vous le savez, il y a des lieux où ça se fait, et bien entendu tout le monde le signe ce petit papier qui consiste à dire qu'on ne fera des psychanalyses que quand votre psychanalyste vous y autorisera expréssément, moyennant quoi précisément on fait des psychothérapies d'inspiration analytique à tire-larigot jusqu'à ce que ce moment arrive, et dans

cette perspective il est tout à fait clair que les psychothérapies d'inspiration analytique ne se distinguent en rien de ce qu'une fois obtenue l'autorisation, le candidat, puisqu'à ce moment-là c'est comme candidat qu'il recevra ladite autorisation, fera à partir de là.

Donc, il n'est pas question de les exclure, il serait même plutôt question d'en tenir compte et de se demander si oui ou non ce qui se passe à ce niveau-là, peut-être repris, peut-être de quelque façon intéressé dans la psychanalyse elle-même qui est en train de se poursuivre cependant. Il y a une espèce de black-out, de rideau tiré sur ce qui fonctionne d'un côté pendant que le sujet est en train de poursuivre sa propre analyse qui vraiment quant à moi, quant à mon expérience est toujours apparu comme un des lests, un des fardeaux les plus lourds à traîner, et qui dans bien des cas imposent à l'analyse une limite stricte. Je veux dire que les psychanalyses dites didactiques sont de temps en temps, il faut bien le dire, de l'ordre du limité, je ne veux pas dire de l'échec parce que même ça prête encore à ambiguité ; il y a dans l'analyse comme dans ce qu'est foncièrement l'acte lui-même, mais c'est l'acte psychanalytique qui nous le découvre, quelque chose d'ambigu qui fait que bien sûr on pourrait dire qu'il vaudrait mieux dans certains cas qu'on puisse qualifier une psychanalyse, et didactique spécialement, d'échec plutôt que de réussite. Mais qu'il y ait une limite, qu'il y ait un moment où du sujet dans ce type de psychanalyse on ne puisse plus rien tirer, qu'on ne puisse plus lui faire faire un pas de plus, il est certain que c'est dans la négligence, la négligence profonde où on est de ce que constituent pour lui non seulement cette activité qu'on appelle psychothérapie d'inspiration analytique ou pas, aussi bien mille autres pratiques dont le psychodrame est certainement le lieu le plus éminent quant à ces sortes d'effets et pourrait, lui, par exemple, facilement être écarté du champ.

Sur le sujet des psychothérapies d'inspiration analytique, quelque chose devrait pouvoir être formulé qui permette à l'analyste de doser et du même coup de modérer, en accord avec le sujet, l'incidence à certains tournants de la psychanalyse didactique de cette pratique parallèle. Nous n'en sommes pas là, et pourquoi ? Parce que le mode sur lequel ces précautions pourraient être instituées n'est pas actuellement formulable d'une façon univoque pour tous les psychanalystes, pour autant qu'en raison d'une inégale initiation à certains replis

théoriques on ne peut pas dire qu'on puisse faire intervenir, sous forme de repérage clair, au niveau de tous également, des règles précises.

La présence, j'y reviens, et c'est bien le cas de le dire, du psychanalyste comme tel, avec toutes les questions que pose de l'appeler le psychanalyste ou un psychanalyste, ce qui n'est certes pas la même chose, est là, en quelque sorte laissée en blanc et à l'état de vacuole au centre de tout ce qui a fait nos débats. Il était clair qu'il était impossible à tout instant de formuler autre chose que ceci, que c'était du supposé de cette fonction de l'analyste que dépendait le caractère plus ou moins autorisable au titre de psychanalytique de telle ou telle pratique psychothérapique. A ce titre, la formule que j'ai ressentie d'un article déjà vieux de quelques quinze ans, celui que j'ai ressortie tout à l'heure, garde hélas toute son actualité, à savoir que si on ne peut pas dire que quelques pas n'aient été faits depuis sur le plan théorique de ce qu'il en est et doit en être de la fonction du psychanalyste, il est clair pour autant que les choses ne sont pas encore entrées dans l'institution.

C'est bien ceci que dans un texte qui représente l'armature de ce que j'ai communiqué à Rome et non sans intention en cet endroit, texte que j'ai publié dans le premier numéro de cette revue que, Dieu merci, j'ai réussi à sortir avant le béni mois de mai, car dans son tumulte il est clair que toute sa structure et son sens auraient été en quelque sorte distordus - donc dans Scilicet j'ai parlé jusqu'à un certain point d'un échec. Il est certain que quelque chose assurément se joue autour de la duplicité que constitue la fonction de psychanalyste et celle de l'enseignant. S'il se trouve que vous pouvez particulièrement le mettre en évidence à mon niveau, c'est bien sûr que là-dessus je ne me suis pas refusé à en assumer depuis longtemps l'antinomie, mais vous auriez tort de croire que le même problème ne se pose pas et ne se posera pas un jour ou l'autre au niveau de chacun d'entre vous. Comme l'a souligné par exemple très bien ce matin Dumézil, vous ne pouvez pas y échapper dès lors que vous êtes appelés à recevoir dans telle ou telle institution étrangère à la psychanalyse une position de psychanalyste ; dès lors que vous y êtes, c'est-à-dire que vous n'êtes pas chez vous, vous êtes priés d'assumer quelque chose qui participe des fonctions de l'enseignement, vous apprenez au moins aux gens à se conduire vis-à-vis de ce loup qu'ils ont introduit dans leur bergerie, et pour çà il faut que vous expliquiez un peu ses mœurs. Vous êtes là en position d'enseignant.

Il me semble qu'à plusieurs reprises, et même à mes yeux à trop de reprises, car il m'est arrivé pendant ces vacances de relire les textes de quelques séminaires déjà anciens et de périodes sensibles, ces périodes obstinées où ce séminaire, je ne pouvais le poursuivre en toute correction qu'à m'imposer de ne pas faire la moindre attention à ce qui dans une institution qui n'était pas du tout l'institution étrangère dont je parle, mais justement à proprement parler l'institution analytique dont je faisais partie, se mijotait et se tramait de je ne sais quelle opération synthétique, dont je savais très bien à l'avance qu'un jour ou l'autre elle ne faciliterait pas ma tâche. Cet assez extraordinaire désintérêt n'est pas sans me poser quant à moi de graves questions. Et tout de même cela, par un heureux concours de je ne sais quoi, qu'on peut sans doute ici appeler destin, n'a pas du tout finalement desservi ni la propagation ni la diffusion de mon discours. J'eusse aimé assurément que ceux qui m'ont accompagné tout au long de ces difficiles chemins, eussent plus bénéficié eux-mêmes du succès de ce discours.

Qui sait, ma réforme à moi, celle que j'ai proposée dans cette proposition du 9 Octobre, pourrait être beaucoup plus aisée aux entournures que celle à laquelle s'escrime un homme politique extraordinairement astucieux. Pourquoi ? Précisément parce qu'elle n'avait de portée que dans un milieu où les incidences effectives d'une telle réforme sont infiniment moins dérangeantes qu'elles peuvent l'être au niveau de l'université. Bref notre petite réforme était surtout, je dois le dire, l'introduction d'une façon absolument différente d'apporter une solution générale aux problèmes de l'examen et ça suffit pour que nous soit représenté comme un vide extraordinaire, qui fait que tout d'un coup il ne va plus y avoir de dialogue entre l'examinateur et l'examiné. Il suffit d'avoir été dans sa vie un instant examiné pour savoir que ce qu'on échange avec un examinateur, ce n'est jamais et uniquement que ce qui s'appelle des conneries, qualifiées comme telles, par une complicité absolument générale où l'examinateur demande qu'on lui dise des conneries bien classées etd'ailleurs l'examiné lui aussi s'efforce de les faire bien rondes et bien roses. Il rentre dans sa famille et y raconte les belles conneries qu'il a réussi à sortir à son examinateur. C'est très évidemment là-dessus que repose ceci, que ces choses peuvent durer pendant des siècles, d'une façon tempérée, tant qu'il y a ce qu'on appelle du dialogue; seulement il y a un moment où ça s'use, où on s'aperçoit justement que la connerie n'est pas un élément de dialogue !

On s'en aperçoit pourquoi ? Vous ne vous imaginez pas que ce sont les pauvres petits, les chers mignons, qui tout d'un coup n'ont plus en effet rien d'autre à faire qu'à envoyer des pavés, qui s'en aperçoivent. Ce sont ceux qu'on appelle assez grotesquement les enseignants. Parce que, les enseignants, comment ça se recrute ? Un enseignant ça se recrute, justement à cause de ce système des examens, sous la forme d'un bien enseigné. Quand vous avez fait la preuve que vous êtes bien enseigné, c'est-à-dire que vous êtes capable de charrier de droite à gauche un suffisant charroi de conneries, alors vous êtes consacré enseignant. Seulement vers 45 à 50 ans, c'est pas pour rien que je parle de temps en temps de ménopause, ça ne va plus. C'est-à-dire que vous, enseignants, vous vous en apercevez vous-mêmes. Et c'est vous qui foutez le feu à la baraque, comme on a pu le voir. Ceux qui ont le plus rigolé dans cette affaire, ne vous imagnez pas que c'était ceux qui étaient dans la rue Gay-Lussac, c'était les enseignants qui se précipitaient là, pensant enfin ! voilà ce que nous aurions pu être ! De qui est-ce que vous ne l'avez pas reçu, ce témoignage ?

Naturellement, maintenant, ça prend des allures de petite bouche ; un type qui ose signer d'un nom rabelaisien et qui ne se prend pas pour la queue d'une poire comme on dit, nous résume les événements. Epistémon, c'est de lui que je parle. Tout le monde paraît-il sait qui c'est. Moi je peux faire comme si je ne savais pas. Il dit qu'il y avait une étudiante, une enragée qui lui courrait aux basques pendant qu'il se baladait là dans la rue Gay-Lussac, au moment où ça flottait le molotov, et qu'elle s'acharnait à l'appeler Epistémon-con. C'est pas mal. Ce qu'il a vu dans cette histoire, c'est que c'était la fin du structuralisme. C'est énorme. Et pourquoi ce serait la fin du structuralisme ? Il paraît que ce qui témoigne de ça, c'est que c'est un événement incontestablement dialectique. S'il y a quelque chose qui n'est pas évident, c'est ça. Et c'est même si peu évident que c'est même à cause de ça qu'on peut se demander si c'est bien un événement. Car la distinction folâtre entre la structure et l'histoire, elle vient de types qui lisent très rapidement et qui se sont aperçus que Lévi-Strauss a dialogué avec Sartre, alors ils s'imaginent qu'à cause de ça tout le structuralisme expulse l'histoire et déclare que le 14 Juillet est un mythe. Ce sont ces espèces d'assimilations bouffonnes dans lesquelles on se déplace comme si la structure n'impliquait pas strictement et d'abord la dimension justement de l'histoire. C'est parce que l'histoire n'est pas purement et simplement une

diachronie qu'on peut parler de dialectique ; toute dialectique implique justement un lien synchronique ; ça ne veut pas du tout dire que la structure n'a rien à faire avec l'histoire : elles se tiennent comme strictement l'une à l'autre complémentaires.

S'il y a par contre quelque chose qui distingue ce qui s'est passé, c'est que ça fait partie de ces choses qui dans l'histoire sont connotées. Connotées de quoi ? Enfin je vous raconte le début parce que je m'échauffe, je me laisse entraîner, je vous raconte le début d'un petit truc que j'avais commencé d'écrire sur les événements et qui, Mon Dieu, paraîtra ou ne paraîtra pas, il ne paraîtra plutôt pas car, comme je vous l'ai dit, enfin, maintenant j'ai des responsabilités, j'ai des responsabilités vis-à-vis de l'histoire. Alors si on dit que je dis des événements qu'ils ne sont pas des événements, déjà cela va faire un certain bruit, on va se le communiquer à Paris. Si je dis en plus que moi j'appelle ça une affaire, ils vont dire, il assimile ça à l'affaire Dreyfus ou à l'affaire du collier. Et bien oui, justement. Ce qui distingue l'affaire Dreyfus comme l'affaire du collier, c'est que nous ne pouvons pas les caser dans la dialectique, marxiste ou autre. Seulement ça veut dire quand même quelque chose, et même solement bien quelque chose. L'affaire Dreyfus, il faut tout de même bien le dire, c'est à cause de ça qu'on n'a pas eu uniquement des vieux schnocks dans l'état-major en 1914, ça a servi au moins à quelque chose, à un nettoyage. Quant à l'affaire du collier, si on avait su la lire ... mais justement on ne sait jamais lire une chose qu'on peut classer comme une affaire.

Ce sont là des considérations tout à fait latérales mais qui doivent être destinées à remettre un petit peu les choses en place, et ne pas nous faire croire que parce que dans l'Ecole on s'est un petit peu agité autour de l'affaire de mai, on a beaucoup progressé ; au contraire, ça a marqué strictement le stoppage de tout ce qui aurait pu se produire. Je ne doute pas qu'à mon appel, avec un léger retard, il ne serait apparu un certain nombre de choses manifestées concernant le fondement théorique de mes propositions, je veux dire que ce serait paru dans le bulletin de l'Ecole Freudienne ; au lieu de ça il semble aujourd'hui qu'on s'empêtre, qu'on s'embrouille, alors que quand je l'ai avancé, bien des gens m'ont dit qu'ils étaient tout à fait d'accord sur la place où j'avais mis ce mot de désubjectivation. Car enfin quand on fait une analyse c'est bien quand même pour que quand on est là, dans la tâche, au boulot, et bien il arrive

qu'on voie un petit peu quelque chose comme l'envers de la tapisserie, on retourne un peu ça, et à partir du moment où vous vous êtes aperçu qu'il y a un envers et qu'en plus ce n'est pas un envers mais que c'est la même chose, vous avez un peu moins le sentiment que vous êtes un libre sujet. Qui rapporte cette confiance faite à sa libre subjectivité, nous avons très très bien touché ça du doigt ces derniers temps, et la connexion dans un très grand nombre de cas avec la psychose, nous avons pu aussi toucher ça d'une façon très directe, enfin je veux dire qu'il y a des gens, pas plus tard que ce matin là, notre cher ami Israël, nous rapportait quelques menus faits, qui pourraient venir sous la rubrique générale : de la contestation à l'asile. Quand même, ce n'est pas par hasard que ces choses là arrivent; il y a bien un certain rapport. Ça c'est produit un certain nombre de fois, et pas forcément chez des gens qu'on peut classer parmi les plus fragiles. C'était peut-être les meilleurs, qui sont devenus dans cette affaire un tant soit peu trop chavirés. Quoi qu'il en soit, ce sont des choses plutôt de nature à nous rappeler ce qu'il y a de structural dans les rapports entre l'idéologie de la liberté et une existence qui n'est pas si facile à définir parce que l'existence ça veut dire essayer de la soustraire à tout ce qui la capte immédiatement. L'existence de la folie, l'existence de la folie justement, c'est ce que nous avons touché du doigt ici, nous ne l'avons jamais authentique puisque, depuis une certaine période qui, comme par hasard, était la levée au point le plus ascendant de notre horizon politique de la liberté comme telle, à savoir la Révolution française, très précisément depuis cette montée au zénith du terme de liberté, c'est depuis ce moment-là que la folie est vouée à cette ségrégation vis-à-vis de laquelle nous avons tant de peine pour reconnaître ce qu'il en est de son essence.

C'est bien là, au coeur de ce problème, que nous sommes portés dans ce Congrès comme nous l'étions aussi dans le dernier, dans celui que j'ai évoqué hier pendant que Maud Mannoni n'était pas là, à savoir le Congrès qu'elle a de sa seule main su rassembler l'année dernière, la conjonction en un seul noeud des rapports du sujet à notre époque avec ces trois termes : d'abord l'enfant, l'enfant qui soi-disans dans notre société est entré enfin dans la plénitude de ses droits, chacun sait que le paradis c'est pour les enfants de vivre à notre époque, chacun sait de quelles précautions nous les entourons, les chers mignons, il y en a même tellement, de précautions, d'attentions, de dévotions, qu'il faut après ça faire lever une armée entière

d'assistantes sociales, de psychothérapeutes et de C.R.S. pour venir à bout des conséquences de cette éducation ; ensuite le psychotique, car bien entendu ce n'est pas par hasard que nous le rencontrons forcément dans le même coin ; et enfin la fonction de l'institution sur laquelle on peut dire qu'ici c'est ce sur quoi nous sommes le plus restés sur notre faim. C'est qu'en vérité la jonction n'est pas faite autrement que par la pratique, dans certaines institutions par la mise en jeu d'un statut subjectif effectivement conquis par tel ou tel et par certains et pas forcément par le voisin. Pourquoi est-ce qu'elle n'est pas encore faite, eh bien c'est certain qu'il y a à ça des raisons qui tiennent à l'institution psychanalytique elle-même et que le psychanalyste est responsable de cette béance. Et c'est pourquoi je souhaite qu'au cour de notre Ecole viennent des travailleurs, dont je ne souhaite pas spécialement qu'ils ne soient pas analystes, mais enfin qu'ils soient encore assez frais, pas trop immunisés par la pratique même de l'analyse, contre une vision structurale des problèmes.

Nassif qui est là, qui est venu présenter devant vous un travail qui a pu sans doute paraître à tel ou tel d'entre vous un peu long, il me semble, je l'ai souligné ce matin, que justement ce discours tend à chercher, à manifester d'une façon précise à tel niveau de l'histoire justement de la psychanalyse, un modèle qui convienne, qui montre justement que chaque moment a sa structure, que l'enfant n'est pas une forme molle de l'adulte, que l'hypnose n'est pas bien entendu une forme molle de la psychanalyse. S'il s'est produit quelque chose qui a fait sortir la psychanalyse de l'hypnose, c'est peut-être simplement quelque chose qui au bout du compte peut s'écrire au tableau, en s'inscrivant d'une façon aussi formalisée que tel ou tel axiome ou théorème dans la théorie des ensembles, en montrant que c'est par un petit échange, une petite bascule entre deux termes, par un usage du principe de dualité, qui impose pour qu'une formule soit valable ou plus exactement déductible d'une autre, un certain nombre de changements de signes qui vont tout au long de la formule et dont aucun ne saurait être omis pour que la formule reste valable. Du passage de l'hypnose à la psychanalyse, c'est de quelque chose d'aussi strictement définissable et manipulable formellement qu'il s'agit.

Quand nous serons arrivés à cette suffisante formalisation, nous aurons gagné un petit peu. Seulement voilà, le problème est le même pour nous et pour les mathématiciens. Les mathématiciens jouissent de ce miracle, qu'ils ne savent pas de

quoi ils sont le jouet. Ils ne savent ni pourquoi ni comment progressent les grands chambardements mathématiques. Néanmoins ça se produit, et même ça n'a pas arrêté depuis très exactement Eudoxe, et Euclide aussi bien sûr, et Archimède. Ça n'a pas arrêté. Ils ne savent pas pourquoi ça continue, pourquoi ça n'arrête pas. Ou pourquoi la mathématique est à peu près aussi complètement renouvelée depuis le temps où moi j'étais un petit enfant, qu'elle a pu l'être au XVIIe siècle par exemple, soit entre l'avant et l'après du calcul intégral. Et des gens qui essaient de serrer la chose de près, n'arrivent absolument à rien formuler du tout ; pas la moindre chance de saisir où est le sujet du progrès mathématique.

C'est pour ça que nous aurions à en prendre de la graine. Il faudrait que le psychanalyste en tienne compte pour autant qu'il est impliqué dans cette fonction à plusieurs dimensions qui est d'abord celle qu'il a avec cet acte insensé qui le fait fonctionner comme psychanalyste, celle aussi qu'il fait et qu'il a toujours à faire à ce plus un qui, chose étrange, fait encore problème pour un certain nombre d'entre vous, encore que, j'ai montré où peut résider son incarnation d'une façon permanente. Quand vous serez deux psychanalystes il y en aura toujours un troisième, quand vous serez trois il y en aura toujours un quatrième, quand vous serez quatre il y en aura toujours un cinquième. En tant que psychanalystes vous ne pouvez pas éviter cette erreur de calcul. Si cette chose, vous en étiez vraiment pénétrés, c'est-à-dire qu'il fait partie de votre statut de psychanalyste quand vous opérez, de ne jamais jamais pouvoir vous tenir pour complet dans votre appréhension de votre objet, ceci à soi seul vous éviterait de retomber dans cette pente qui est toujours la grande tentation du psychanalyste et qu'il faut bien appeler par son nom : celle de devenir un clinicien ; car un clinicien, ça se sépare de ce que ça voit pour deviner les points-clés et se mettre à pianoter dans l'affaire. C'est pas du tout bien sûr pour diminuer la portée de ce savoir-faire. On n'y perd rien. A une seule condition, c'est de savoir que vous, ce qu'il y a de plus vrai dans vous, fait partie de ce clavier. Et que naturellement, comme on ne touche pas avec le bout de son doigt ce qu'on est soi-même, quand on est justement, comme on le dit, sur la touche, quand on est la touche soi-même, que vous soyiez bien certain qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier et que c'est à ça que vous avez affaire. C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant, vous ne le

trompez pas , parce que c'est justement dans ce qui vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien. C'est vous qui lui servirez de dépotoir.

Tant que vous n'aurez pas admis ça, vous en serez encore à demander ce dont je parle quand je parle de désêtre et de désubjectivation ; c'est pourtant ce dans quoi nous sommes à tout instant pris, et qui nous met, il faut bien le dire, dans les situations quelquefois les plus pénibles, parce que tant qu'il n'y a que nous qui le savons, ce que nous sommes comme dépotoir, on peut encore s'en accommoder. Tout le monde vit avec ça et s'en accommode très bien, et on a tous les appareils pour masquer la chose dans la vie sociale ordinaire. Seulement, de temps en temps, pour nous justement, qui faisons les choses en les sachant, ça prend une allure un peu choquante pour le public extérieur. Il arrive qu'un de nos patients devienne psychotique. Ça ne doit offenser personne qu'on dise ça ; ce sont de ces accidents qui justement pour nous ne doivent pas être pris comme des accidents, c'est tout à fait essentiel à notre position.

S'il arrive qu'on puisse donner cette distinction entre psychothérapie et psychanalyse, pourquoi aujourd'hui, au bout de ce discours qui est très précisément celui que je viens d'improviser, ne vous la donnerais-je pas ? La différence, pourquoi ne pas le dire ainsi, c'est qu'une psychothérapie est un tripotage réussi, au lieu que la psychanalyse, c'est une opération dans son essence vouée au ratage. Et c'est ça qui est sa réussite. C'est sur cette formule, dont bien entendu j'espère que vous ne vous ferez pas une règle de conduite : pourvu que je la rate bien, comme l'autre disait : l'ai-je bien descendu ? Je dirai simplement, puisque vous attendiez quelque chose de moi : vous l'ai-je donné ?